

→ en prélude à RICHARD III - LOYAUTÉ ME LIE (durée 35min)

THÉÂTRE DE
L'AQUARIUM
LA CARTOUCHERIE

HAMLET TRANSGRESSION

d'après Shakespeare, Heiner Müller & Schubert,
mise en scène Jacques David avec la soprano Laurence Malherbe,
la comédienne Dominique Jacquet et le musicien Christophe Séchet

PARIS 12^e

3 novembre → 3 décembre 2016

Tél. 01 43 74 99 61
theatredelaquarium.com



HAMLET TRANSGRESSION

Opéra & Théâtre d'après *Hamlet* de William Shakespeare, *Hamlet-Machine* de Heiner Müller et *Winterreise* de Franz Schubert

adaptation et mise en scène **Jacques David**

dramaturgie **Élise Blaché**

scénographie **Emmanuelle Debeusscher**

costumes **Agnès Marillier**

lumière **Laurent Nennig**

son **Christophe Séchet**

arrangements musicaux du *Winterreise* de Franz Schubert par **Excursus (Laurence Malherbe, Laurent David, Faro, Éric Groleau)**

avec la soprano **Laurence Malherbe**

la comédienne **Dominique Jacquet**

et le musicien électroacousticien **Christophe Séchet**

3 novembre → 3 décembre 2016

les mardis, mercredis, vendredis et samedis à 19h

→ durée **35min**

PRESSE

Isabelle Muraour, agence ZEF

01 43 73 08 88 & 06 18 46 67 37

isabelle.muraour@gmail.com



On aime beaucoup

Hamlet voudrait venger son père mais ne parvient pas à passer à l'acte. Cette adaptation du *Hamlet-machine* de Heiner Müller parle de mort et de suicide, l'atmosphère y est particulièrement sombre. La soprano excellente, Laurence Malherbe, interrompt le texte (donné et parfois dansé par Dominique Jacquet) par des lieder du *Voyage d'hiver* de Schubert. On est sous le charme, même si l'on ne comprend pas tout. La tension tragique est sensible sur le plateau et dans la salle. Cette courte pièce, qui s'apparente davantage à une performance, est d'une grande poésie et constitue un très beau geste artistique.

Sylviane Bernard-Gresh

08 Novembre 2016



« LA CULTURE EST UNE RÉSISTANCE À LA DISTRACTION » PASOLINI

La Terrasse

HAMLET TRANSGRESSION

En prélude à *Richard III - Loyauté me lie* de Jean-Lambert Wild à l'Aquarium, Jacques David présente son Hamlet transgression, un court opéra théâtral qui réunit Shakespeare, Heiner Muller et Frantz Schubert.

Du *Hamlet* de Shakespeare à celui de Heiner Muller dans *Hamlet-machine*, on assiste à un effritement de l'héroïsme. Un épuisement qui, selon Jacques David, n'est pas sans faire penser à celui de l'Europe. Dans *Hamlet transgression*, le metteur en scène fait dialoguer ces deux personnages avec le *Voyage d'hiver* de Frantz Schubert.

Interprété par la soprano Laurence Malherbe, l'arrangement jazz de David Laurent se mêle à des sonorités hard-rock. Un métissage qui fait écho à la rencontre entre un auteur classique et un contemporain, que Jacques David pratique depuis de nombreuses années avec Dominique Jacquet. La comédienne partage ici la scène avec Laurence Malherbe, nous offrant un voyage poétique autant que temporel.

Anaïs Heluin
3 novembre 2016

Hamlet Transgression : une folie à la croisée du théâtre et de l'opéra

Habitées, investies jusqu'à l'aliénation par leurs personnages, deux femmes s'affrontent et se confrontent le temps d'un ballet entre cris et larmes. L'une tempête, vocifère et s'émeut en citant Shakespeare et Heiner Müller, l'autre entonne de sa voix cristalline, envoûtante, les mots douloureux, poétiques, d'un autre Müller, Wilhelm, sur les lieder tristes et profondément noirs de Schubert.

Mêlant leurs solitudes, leurs souffrances, elles nous entraînent dans les arcanes sombres d'une vengeance implacable, impuissante à s'exprimer. Touché en plein cœur par la dualité des sentiments et de leur jeu, on sort exsangue de cette joute verbale lyrique et mortifère, de cette petite folie bouleversante qui secoue l'âme.

L'argument. " Hamlet doit promptement venger son père, mais il lui faudra cinq actes et des années pour y arriver... Entre temps, combien de mots (« Words, words, words... ») pour retarder le passage à l'acte, pour chercher une issue, pour contourner l'impuissance. Hamlet n'est-il pas la figure même du poète qui tente de nommer le présent, à défaut de pouvoir agir sur lui ? Dans l'extraordinaire Hamlet-Machine d'Heiner Müller, le « héros » se verra réduit à bredouiller un dérisoire « blablabla » face au spectacle des « ruines de l'Europe ». Comment ne pas entendre en écho le sublime Voyage d'hiver de Schubert, où le poète est sans cesse rejeté à la marge du monde et de l'amour : impuissant. "

La critique. Tout est noir, sombre, obscur. Des murs, aux câbles qui parcourent le sol, en passant par le micro qui trône au milieu de la scène. Tout est silence, assourdissant, mortifère. Quand côté jardin, une furie blonde, portant nuisette, manteau de laine sombre à doublure rouge, pénètre dans l'espace à grand fracas. Qui est-elle ? Une femme, c'est une évidence. Un double féminin d'Hamlet venant d'apprendre la trahison de son oncle, perdu entre la douleur de la perte et l'amer goût de la vengeance. Un sosie égaré de la douce Ophélie, sacrifiée sur l'autel de la raison, du pouvoir, de la vendetta. Un peu de tout cela.

Flamboyante et rugissante, Dominique Jacquet se glisse avec une impressionnante aisance dans tous ces personnages. Adolescent blessé, en colère, héros impuissant, incapable de passer à l'acte, femme bafouée, perdue d'amour, elle s'invite dans leur existence, leur donne vie. On se laisse happer par son énergie, sa faconde. Fougueuse, fiévreuse, elle nous entraîne dans son sillage, sur le chemin avorté des représailles. Elle nous pousse dans nos retranchements, libère la folie d'Hamlet et fait éclater dans la pénombre la tragique abnégation d'Ophélie.

Rien ne serait aussi prégnant, aussi bouleversant, si à la solitude, à l'errance esseulée de ses héros shakespeariens, ne venaient répondre celle envoûtante des lieder de Frantz Schubert et de Wilhelm Müller. De sa voix cristalline, pure, Laurence Malherbe s'invite dans cette ronde triste et funeste. Portant robe longue noire, satinée, elle donne à l'ensemble une profondeur enchanteresse, ténébreuse, une dimension incandescente, brûlante. Sa tessiture de soprano, aussi impressionnante et touchante dans le lyrique que dans des morceaux plus rock, se joint parfaitement à la parole vibrante de Dominique Jacquet. Tour à tour, vers chantés et parlés se mêlent en une puissante litanie qui nous trouble et nous ébranle.

Fasciné par le talent ciselé des deux artistes, on est séduit par cette étrange ovni qui allie l'art opératique et l'art théâtral avec virtuosité et ingéniosité, par cette douce et poétique aliénation des âmes solitaires qui s'unissent en un cri étourdissant et universel.

« HAMLET TRANSGRESSION » : 35 Minutes de Bonheur

Rappelons-le, *Hamlet*, la pièce de Shakespeare raconte un parricide puis une vengeance. Hamlet se vengera de son oncle après avoir feint d'aimer Ophélie, après avoir tué Polonius le conseiller de Claudius par méprise.

À la fin, Hamlet décède après s'être posé la question célèbre être ou ne pas être, être ou pas au monde alors qu'encombré d'un destin lourd, car il est victime du meurtre de son père en même temps que coupable de sa propre vengeance envers Claudius, son oncle et son nouveau beau père.

Entre meurtre parricide, vengeance déçue et abomination incestueuse, Hamlet cherche inlassablement dans les mots, une possible élaboration et une issue salvatrice à son mal de vivre. Il ne la trouvera jamais.

Sur le plateau deux comédiennes portent les mots du prince du Danemark, en les clamant les chantant les hurlant et un miracle se produit. La difficulté à vivre, la mélancolie de Hamlet que secrètement chacun de nous partage avec lui dévoile son visage et de ce partage émerge en nous une joie optimiste. Shakespeare attendait du théâtre qu'il parle du présent, nous y sommes presque.

Jacques David explique que pour obtenir ce résultat il a dû recourir à un hors champ du texte de Shakespeare. Il a choisi *Hamlet-machine* de Heiner Müller (la pièce écrite en 1977 est une réécriture compressée de neuf pages du texte de Shakespeare) et le *Voyage d'Hiver (Winterreise)* de Schubert *Winterreise (Voyage d'hiver)* en français un cycle de 24 lieder pour piano et voix, composée par Franz Schubert en 1827 sur des poèmes de Wilhelm Müller) pour tenter de restituer cette recherche des mots et des émotions dans le présent. Bien sûr il n'y parvient pas, car cet impossible est la limite, mais nous n'avons jamais été aussi proches de ce hic et nunc de vérité.

Les deux comédiennes sont divines, quasi célestes. Ces 35 minutes de bonheur nous font du bien. Nommons pour les remercier Dominique Jacquet sans cesse débordée par le ressac du rivage et Laurence Malherbe, une sensuelle et envoûtante Nina Hagen traversée par les mots de Wilhelm Müller.

Il se sera produit dans la petite Salle du Théâtre de l'Aquarium (cette même salle où Sara Llorca incarnait Sarah Kane), une chose extrêmement rare entre hallucination et rêve éveillé. Après la représentation et après avoir retrouvé ses esprits, on assistera au sympathique Richard III de Jean Lambert-wild. Le spectacle talentueux, inventif et joyeux est une recreation pour l'esprit, une explosion spectaculaire d'un Richard III saltimbanque et clown au milieu d'une fête foraine.

En prélude à Richard III – Royauté me lie, Opéra & Théâtre d'après William Shakespeare (Hamlet), Heiner Müller (Hamlet-Machine) et Frantz Schubert (Winterreise), adaptation et mise en scène Jacques David, dramaturgie Élise Blaché, scénographie Emmanuelle Debeusscher, costumes Agnès Marillier, lumière Laurent Nennig, son Christophe Séchet, arrangements musicaux du Winterreise de Franz Schubert par Excursus (Laurence Malherbe, Laurent David, Faro, Éric Groleau), avec la soprano Laurence Malherbe, la comédienne Dominique Jacquet et le musicien électroacousticien Christophe Séchet.

À la fois un grand air d'opéra et un cri

«Hamlet transgression» est une courte pièce à la façon expérimentale et performative. À partir de fragments d'œuvres («Hamlet-Machine» d'Heiner Müller et le «Winterreise» de Franz Schubert dans une version rock progressif époustouflante du groupe Excursus), Dominique Jacquet (comédienne) et Laurence Malherbe (cantatrice) entament et aboutissent un dialogue artistique raffiné ayant pour objet la voix humaine.

L'une a le corps mouvant et la voix intentionnelle, l'autre a le corps statique et la voix émotionnelle. L'une et l'autre prennent le devant de la scène, s'esquivent et reviennent, enchaînent en duo, explorent, chacune, les limites de leur art, ressentent les brûlures, les hésitations et les solitudes de tout artiste confronté au paradoxe de la scène. Comme un voyage d'hiver tourmenté, comme une stance, comme une déploration.

To be or not to be.

Leur voyage effectué dans la puissance, la délicatesse et la générosité finit à l'unisson d'un art commun. La version rock progressif du «Voyage d'hiver», aux influences cold wave ou punk, apporte au spectacle un frisson et une puissance dramatique. «Hamlet Transgression» est à la fois un grand air d'opéra et un cri. Comme nouveau combat de Tancredi et Clorinde, c'est un magnifique récital de théâtre chant ou de chant théâtre, qui apparaît alors dans la chaleur du public.

Jean Grapin
28 novembre 2016

Le théâtre de l'Aquarium – La Cartoucherie présente jusqu'au 3 décembre un remarquable diptyque autour de Hamlet et Richard III. C'est tout d'abord «Hamlet transgression» de Jacques David, autour de la rencontre entre Heiner Müller et Franz Schubert, puis une impressionnante adaptation du chef d'œuvre de jeunesse de Shakespeare : un Richard III aux saveurs de fiel, de poudre et de sucre filé...

À déguster sans réserve.

C'est l'histoire de deux histoires, un diptyque shakespearien qui met en regard deux couples de personnages. Un prélude et une fugue.

Le prélude, c'est «Hamlet Transgression», mis en scène par Jacques David autour de la combinaison d'un texte parlé (*Hamlet Machine* de d'Heiner Müller) et chanté (*Winterreise* de Schubert). Cet amalgame composite fusionne deux univers différents comme on chercherait à introduire un théâtre dans le théâtre. Ce principe de la mise en abyme interroge notre époque de la même manière que chez Shakespeare, il faisait éclater la vérité. Récité à fleur de mots, ce monologue à deux voix réunit une comédienne (Dominique Jacquet) et une soprano (Laurence Malherbe). À l'étrangeté du texte de Heiner Müller se mêle les accents du dépressif *Winterreise* de Franz Schubert, transcrit dans un style rock cold-wave qui atomise et étire sous des riffs de guitare électrique le texte de... Wilhelm Müller.

Moins fouillée et moins originale que la fameuse «interprétation composée» de Hans Zender, cette ombre portée sonore crée une forme de déclinaison et de contrepoint à l'incipit de *Hamlet Machine* : «J'étais Hamlet. Je me tenais sur le rivage et je parlais avec le ressac BLABLA, dans le dos les ruines de l'Europe». Interrogeant la question de l'acteur et du rôle, ce jeu de dupes met à nu les mécanismes qui font du théâtre une convention. Avec Heiner et Wilhelm Müller pour témoins, ce bref spectacle dévide un écheveau poétique et désabusé, élevant l'impossible décision du héros shakespearien à la dimension d'un mythe moderne. Moulée dans une robe en lamé aux faux airs de vamp voluptueuse et dégingandée, la soprano Laurence Malherbe n'égale pas l'interprétation de Dominique Jacquet, alternance de sarcasme et de tragédie dans un registre intime très touchant.

La fugue à présent. Une fugue à deux sujets, 21 scènes et une quarantaine de voix. Ce Richard III – sous-titré par la devise (historique) «Loyauté me lie»- est vêtu d'un comique pyjama à rayures et grîmé en clown blanc. Cet accoutrement renvoie à la hiérarchie inversée qui organise les codes circassiens ; ce roi-clown trouve en Jean Lambert-wild un interprète de premier ordre, capable de mêler à son interprétation le fiel et la démence d'une pièce qu'il a adaptée et concentrée avec Gérard Garutti sur une durée totale de deux heures. Bouleversante d'abattage et de présence, Elodie Bordas se glisse d'un personnage à un autre avec une agilité à couper le souffle. Elle incarne, à elle seule, une quinzaine de rôles, de Lady Anne à l'écuyer, du duc de Buckingham aux enfants de Clarence... Pour compléter cette galerie de personnages, le plasticien et décorateur Stéphane Blanquet a imaginé une sorte de baraque foraine, dont les couleurs bigarrées et les dessins psychédéliques s'agrémentent de projections d'images de synthèse qui font surgir et dialoguer des êtres fantomatiques. C'est par exemple, Clarence, le frère de Richard, dont le visage poupin apparaît sur une baudruche et dont le meurtrier se réduit à une aiguille qui la fait éclater. Plus loin, ce seront le prince Edouard et le duc d'York, deux barbes à papa qui finiront piteusement à terre, ou bien encore la décapitation de Hastings symbolisée par ce jeu de foire qui consiste à écraser un énorme marteau pour mesurer sa force pour faire jaillir une pluie de confettis. La cruauté et le sadisme sont métaphorisés par des éléments qui d'ordinaire appartiennent au monde souriant de l'enfance. En travaillant ce décalage sémantique, Jean Lambert-wild fait des péripéties de ce monarque avide de pouvoir et de sang, une longue suite d'images à l'humour glacé et glaçant. Plus que jamais, le Mal est ici montré sous son jour le plus cru et le plus nécessaire – machiavélisme qui pousse à une course à l'abîme dont il sera lui-

même victime. Egotisme fulminant... «Myself upon Myself».

Coiffé du bonnet conique en guise de couronne royale, Richard se livre littéralement à un jeu de massacre lorsqu'il crève un mur de ballons avec un fusil mitrailleur – jeu de massacre qui devient prémonitoire quand il se met à bombarder les dizaines de têtes en carton-pâte à son d'effigie. Cette traduction de la tragédie en monstrueuse et sanglante fête foraine fait du personnage central un bouffon magnifique et terrifiant. On trouve ici les éléments sur lesquels repose la réflexion de Kleist dans son ouvrage sur le spectacle de marionnettes. Un simple tréteau de foire et des changements de costumes qui ne cherchent jamais à dissimuler les trucages font le sel de cette dramaturgie fascinante.

Ce Shakespeare sent la poudre, le fard et le sucre filé. On y manipule à vue des rideaux rouges, des automates, sur fond de rideau de fumée et de paillettes... accessoires d'une psychopathie dont les contours vont de pair avec la fragilité physique. Contrairement à l'imagerie traditionnelle de Richard III (confirmée par les récentes productions de Thomas Jolly ou Thomas Ostermeier), le handicap et la laideur physique ne sont pas ici mises au premier plan. Quand s'annonce la bataille de Bosworth qui lui sera fatale, Richard apparaît, le corps orné d'une fine et délicate armure de porcelaine – subtile allusion et ultime pied de nez surréaliste d'un personnage qui sombre dans la folie et la noirceur. Détrôné et désarçonné dans un même mouvement, le Pierrot farceur et meurtrier chute dans le vide. Sa dépouille se balance dans les airs tandis que résonne le fameux «Un cheval ! Mon royaume pour un cheval !». Une dispensable projection montre alors la cérémonie des funérailles organisées en 2015 dans la cathédrale de Leicester. Infime bémol pour une soirée qui remporte un succès indiscutable et mérité.



SAISON 2016/17 → FICTIONS RÉELLES

theatredelaquarium.com